Galsan TSCHINAG Belek, une chasse

dans le Haut-Altaï

Traduit de l'allemand par Dominique Vuathier







Galsan TSCHINAG

Belek, une chasse dans le Haut-Altaï

suivi de

Une histoire touva

Traduit de l'allemand par Dominique Vuathier



DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Dojnaa, poche n° 279 La Fin du chant, poche n° 290

- © 1997, A1 Verlag GmbH, München
- © 2000, L'Esprit des péninsules pour la traduction française
- © 2007, Editions Philippe Picquier pour l'édition de poche

Mas de Vert B.P. 20150 13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture: © David Edwards, collection National Geographic, Gettyimages

Conception graphique: Picquier & Protière

Mise en page: Ad litteram, M.-C. Raguin - Pourrières (Var)

ISBN 13: 978-2-87730-960-8

ISSN: 1251-6007

BELEK, UNE CHASSE DANS LE HAUT-ALTAÏ



Il y a quelque temps arrivait une lettre de mon pays natal. Elle disait:

Fils! Celui qui t'écrit est un homme qui a porté sur son dos ton père Schynykbaj quand il était bébé. Il fait beau dans ton pays natal. Le printemps est sur le seuil de l'Altaï, la neige fond sur le versant sud des montagnes, les vallées et les cuvettes verdoient, les brebis et les chèvres sont en train de mettre bas, les jeunes bêtes poussent bien, les gens sont en pleine forme, ils ne manquent de rien, ils vont bien. Nous espérons que vous, gens de la capitale, vous nous donnerez d'aussi bonnes nouvelles.

On raconte ici que tu travailles pour un journal et que tu y écris toutes sortes de choses. Aussi, je m'en suis fait lire quelques-unes! Ça m'a plu d'apprendre comment on vit dans d'autres pays et d'autres aïmaks. Continue

à écrire car ça, c'est une bonne chose. Seulement il faudrait un peu que tu regardes du côté de ton pays natal: ici aussi, il se passe des choses qu'il serait bon de faire connaître! Ça serait bien pour nous, ça le serait aussi pour ceux qui les entendraient. Tiens, par exemple, il y a cette histoire que je vais te raconter; tu sais, je n'ai pas reçu d'instruction, mais j'ai longuement appris de la vie.

L'hiver dernier, Belek, fils d'Urükej, est mort, tu dois sûrement te souvenir encore de lui. Sa vie a passé, il n'y a rien à en dire de plus. Mais peu de temps avant sa mort, il a tué un loup qui était entré dans l'étable des veaux de la coopérative. Le vieux de soixante-dixsept ans, un gourdin et une hache dans ses mains, a foncé sur cette bête féroce et l'a assommée après un duel. C'était un mâle au pelage presque aussi noir que le fond des eaux, la dépouille étalée mesurait six pieds et trois mains pour la longueur, trois mains et demie pour la largeur.

Je te souhaite beaucoup de succès dans ton travail pour le Parti et pour l'Etat. Dagwa, fils de Schöödukej.

Il y a cinq générations, ta mère Balsyng et moi étions dans le même être humain. Aussi, sache bien que je suis ton daaj. Au dos de l'enveloppe, on lisait: *Nous espérons ce journal et ton article, c'est très important!!!* La phrase était rajoutée d'une autre écriture et entourée d'un gros trait.

Je fouillai dans ma mémoire, je passai en revue toutes mes archives, fis resurgir le passé et enfin, je pus tout resituer.

Dans mon souvenir, Belek était un homme calme et plein d'une grande bonté. Sa yourte était petite et, de même, son troupeau n'était pas bien gros. Il avait un cheval qui était aussi blanc qu'un lièvre des neiges. Pour être aussi blanc, il devait vraiment être très vieux. Je n'ai connu Belek qu'avec ce cheval-là.

L'homme avait un index raide. Cela remontait à une histoire de loup. Je crois qu'il avait été mordu par un loup.

Un des fils de Belek s'appelait Anaj et était dans la classe de mon frère aîné Galkaan; au printemps, à la fin de l'école primaire, il mourut subitement. On a dit que c'était de peur, à cause de la foudre. Belek avait en plus trois filles et un autre fils. Je connaissais aussi leur nom. La fille aînée Dyrdygasch, mariée avec le lutteur Arwygyr, mourut au cours d'un accouchement, je crois qu'elle n'avait pas encore vingt ans. Parmi les enfants de la

cadette Sardychan, un seul avait vécu, qui devait être adulte maintenant. Je ne sais plus quand ni de quoi Sardychan est morte, ce que je sais, c'est qu'il y a longtemps. La benjamine Urtunasyn était restée mariée plus de dix ans, elle n'avait pas eu d'enfant et elle était morte depuis trois ans maintenant. Elle devait avoir dépassé la trentaine.

Le fils, enfin, Sapkin, vivait toujours et était le chef d'une bonne et grande famille. Il avait un ou deux ans de plus que moi; enfants, nous avions souvent joué ensemble; avec des seaux et des pots, nous allions chercher de l'eau au lac Chara-Chöl qui est notre mère et nous nous amusions à noyer des loirs. Une fois que nous n'avions attrapé que des bébés loirs, nous nous sommes fait pincer par les adultes. Chaque petit loir mort nous a valu une gifle et de bonnes larmes. La dernière fois que j'ai rencontré Sapkin, c'était il y a quatre ans à une fête de castrations, là nous avons chanté toute la nuit.

Le vieux Dagwa avait dû se tromper sur l'âge de Belek, il avait en fait un an de plus que ma mère. Par conséquent, il devait être né l'année du Cheval rouge (1906) et quand il est mort, il ne devait pas avoir soixante-dix-sept, soixante-dix-huit ans, comme le disait la lettre, mais seulement soixante-seize.

Voilà tout ce que me disaient mes archives. Mais était-il besoin d'en savoir beaucoup plus pour un petit article de journal à propos d'un vieil homme de soixante-seize ans qui avait tué un loup après un duel!

J'étais bien décidé à m'y mettre et à écrire ce texte dès que j'aurais un peu de répit pour rendre ainsi un modeste hommage au disparu tout autant qu'à mon pays natal. Mais ce répit se fit attendre, il survint enfin à la faveur d'un voyage qui m'amena dans mon pays natal. Il est vrai que là je tombai sur plusieurs rapports concernant Belek. Ma curiosité fut aiguisée, et j'eus envie de connaître le cœur des choses, leur arrière-plan aussi. C'est ainsi que commencèrent mes recherches. En voilà le résultat:

Belek était le fils cadet d'Urükej de la lignée *Chara-Chöjü*, imposante par le nombre mais non par l'esprit. On le connaissait sous le nom de Bitsche-Belek, c'est-à-dire Belek le Jeune. Car dans notre communauté touva, il y avait dans ces années-là un autre Belek, Ulug-Belek, Belek l'Aîné. Celui-ci était le fils de Nogaj, de la lignée *Chaa-Chöjük*. C'était un fin matois, un excellent chasseur, il arriva aussi à un âge avancé et mourut à un moment où les siens ne manquaient de rien. On raconte qu'au moment de sa mort, Dashyyr était à ses

côtés, buvant de l'*aragy*, et que de la viande de mouton toute fraîche était en train de cuire. De ses huit enfants, six vivent encore. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui dans plus d'une yourte on lui destine en même temps qu'à l'Altaï l'offrande des carrés de nourriture et l'eau que la main jette en pluie.

Les deux Belek paraissaient être nés sous des cieux différents, avoir été conçus selon deux intentions différentes tant ils étaient dissemblables; même physiquement ils étaient tout le contraire l'un de l'autre, autant que peuvent l'être les gens d'une même race.

Peut-être les parents de celui qui naquit vingt bonnes années plus tard choisirent-ils intentionnellement pour leur rejeton le nom de cet homme jeune qui s'était auréolé de gloire dans la modeste communauté touva du tournant de ce siècle. Si tel fut le cas, alors les pauvres parents ont dû bien souvent penser que leur idée avait tourné court. Mais peut-être n'y avait-il eu là aucune intention de leur part, et ceci ne fut-il qu'un tour du hasard.

Quoi qu'il en soit, « Mêmes noms, mêmes oreilles » comme le dit le proverbe, et malgré toutes leurs différences, on avait pris l'habitude de mettre constamment les deux Belek en parallèle – contre leur gré d'ailleurs. On ne

parlait jamais de l'un sans mentionner l'autre, et cette habitude sera respectée ici aussi, peutêtre pour la dernière fois.

Le plus jeune des deux, le fils d'Urükej, était de taille moyenne, il était maigre et avait une singulière petite tête ronde avec de minuscules yeux aussi ronds que des billes et des oreilles plus minuscules encore, presque inexistantes. Ses bras étaient en revanche longs et ses mains lourdes comme pour compenser tout ce que la tête avait de trop petit.

Belek s'occupa de moutons durant toute sa vie. Cela commença très tôt, car ses parents étaient de pauvres gens. Son père faisait de-ci de-là le menuisier – pour autant que ce terme convienne pour désigner quelqu'un qui avec son gîte et tout ce qui en dépendait de près ou de loin changeait constamment d'endroit tout en travaillant le bois; il fabriquait des seaux à lait, des tonneaux pour la distillation, des bassins à viande, des bêches et d'autres choses de cet ordre. Oui, pendant de longues années Urükei fut bien un menuisier au sein de la communauté touva: en effet à l'automne il devenait sédentaire pour quelques mois, et plusieurs fois il monta alors un galdshyrma à l'endroit où il s'était arrêté avec son foyer, et bâtit ensuite une armature complète de yourte.

Pourtant, ce ne fut pas ce métier-là qu'apprit Belek, il n'en eut pas le temps; il fut placé chez des étrangers pour s'occuper de leur troupeau de moutons. C'était un travailleur sérieux, loyal, qui fut tout de suite apprécié. Il devint un bon berger. Mais il le devint parce qu'on l'avait placé là chez des étrangers, et ce fut aux dépens d'autres choses. C'est ainsi qu'il n'apprit ni à chasser, ni à maîtriser une autre de ces activités essentielles dans la vie d'un Touva.

Bon, ici, nous voilà arrivés au terme de la première tranche de l'histoire.

C'était un jour du début de l'été, pendant l'année du Dragon jaune (1928). Le ciel rayonnait de bleu; c'était un bleu aveuglant, envoûtant, une telle beauté fait vaciller votre mémoire. Car l'hiver avait été long et rude, il avait débordé sur tout le printemps et presque duré jusqu'à l'été. C'est pourquoi on s'expliquait difficilement la bonne humeur du ciel, c'est pourquoi aussi les crêtes moutonneuses qui de temps à autre s'échappaient du bleu étaient comme un rictus sur un joli visage.

On se sentait en revanche pareil à la mère Terre toute proche, on la comprenait, elle qui traînait encore à la ronde sa fatigue hivernale, exhalant des vapeurs, gémissant doucement en son for intérieur, faisant de son mieux pour reprendre des forces.

Un troupeau de moutons broutait dans le haut du versant du Schyrgaj-Dshürek. Les bêtes avaient encore leur toison d'hiver, elles étaient maigres et la façon dont elles couraient d'un creux de terrain à l'autre et réagissaient avec tapage à tout bruit extérieur montrait bien qu'elles n'avaient pas encore assouvi la faim qui avait commencé à les ronger dès le milieu de l'hiver. Belek, leur gardien, marchait devant elles. Il balançait de droite à gauche son long bâton de marche en bois de bouleau et rappelait à l'ordre le troupeau.

Belek avait passé des milliers et des milliers de jours auprès du troupeau. Il connaissait son humeur et le troupeau, lui, connaissait la sienne. C'était étrange: le troupeau se renouvelait sans cesse tout en restant le même; Belek était encore un enfant quand il avait commencé à s'en occuper, à présent il était un adulte déjà vieillissant peut-être, mais il avait l'impression qu'il restait lui aussi toujours le même pour le troupeau.

Souvent Belek se sentait l'âme d'un père lorsque, son bâton de marche à la main, il donnait des ordres aux bêtes. Toute sa sévérité était feinte, mais les brebis et les chèvres de son troupeau semblaient prendre pour argent comptant ses appels agacés – souvent moqueurs aussi –, car la plupart du temps elles obéissaient. Et cela le rendait fier. Certes, comme la plupart des pères, il avait bien quelques « enfants » indisciplinés, mais quelle importance puisqu'il était capable de tenir le troupeau!

Pouvait-on dire pour autant que le berger d'un baj était satisfait de sa vie? Sans doute aurait-il répondu oui si on s'était intéressé à son avis. Car il le savait bien, le monde ne se composait pas seulement de bajs d'un côté, et d'hommes courageux comme ces « Rouges » dont on parlait tant, de l'autre. Finalement, tout un chacun dans ce pays ne pouvait pas manger à sa faim comme lui qui se servait dans la marmite du baj. Tout un chacun ne vivait pas insouciant comme lui dont la vie ne consistait qu'en une chose : s'occuper du troupeau. Et là, il n'y avait absolument rien de pénible pour lui.

Mais il faut croire que ce ne fut pas à son avis que l'on s'intéressa. Dshaniwek et d'autres de sa trempe parlèrent de la Révolution. On ne pouvait plus vivre comme avant. On appela ceux qui parlaient ainsi « les Rouges » et on prit garde à eux.

owoo: pierres empilées en offrande à l'esprit du lieu. La coutume veut que chaque personne passant à proximité rajoute une pierre.

papirossa (pluriel: *papirossy*): cigarette dont le bout long et creux est en carton léger.

sumun: circonscription administrative (plus petite que l'aimak) correspondant à un district.

tonn: manteau d'hiver.

tulup: sac de voyage en peau de chèvre.

ydyk: animal consacré à une divinité.

yourte: tente ronde démontable à armature extensible de bois sur laquelle sont tendues des couvertures de feutre.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie France Quercy à Cahors

Dépôt légal: août 2007

→alsan Tschinag chante la mémoire **J**de son peuple, la vie précaire de ces éleveurs nomades de Mongolie occidentale, suspendue au fil des hivers glacés et des étés torrides. Il nous raconte des histoires de chasse, de poursuite, de vie et de mort, puisées au souvenir d'hommes aussi rudes que les terres de feu et de glace où ils vivent. Celle de Belek qui, à l'âge de soixantedix-sept ans, armé d'un gourdin et d'une hache, tua enfin le loup qui l'avait poursuivi toute sa vie de sa malédiction. Ou celle de Dshaniwek, vieux berger qui élève des chameaux en solitaire, accusé d'avoir autrefois traqué et abattu un fugitif « qui n'avait rien fait à personne ». Mais quelle est la vérité qui se cache derrière ces histoires ? Un secret au goût de sang, le prix à payer pour avoir ôté la vie, à une époque où la violence des hommes redoublait celle de la nature. Galsan Tschinag nous emmène loin, très loin d'ici, dans un monde où l'existence s'accorde au ciel immense, où la mort peut frapper comme la foudre abat un jeune mélèze, un monde dur comme la pierre et déchirant comme la nostalgie du soleil au soir de l'hiver.



Extrait de la publication

Picquier poche

www.editions-picquier.fr

